

## Jeanne Mance « créative culturelle »

Anne *THERIAULT* \*

---

**Résumé :** Dans cet article, nous nous pencherons sur la figure de Jeanne Mance telle que présentée dans deux œuvres littéraires actuelles, le roman de Monique Proulx, paru en 2015, *Ce qu'il reste de moi*, et le livre pour enfants, paru en 2018, de la réalisatrice, scénariste et romancière Anaïs Barbeau-Lavalette et de l'illustratrice Mathilde Cinq-Mars, intitulé *Nos héroïnes*. Les deux œuvres partagent un point commun : l'influence des valeurs du groupe socioculturel des créatifs culturels. La sociocritique littéraire sera utilisée pour mettre en lumière ces influences à partir du concept de la vision du monde.

**Mots clés :** Jeanne Mance, Monique Proulx, Anaïs Barbeau-Lavalette, créatifs culturels, advaita vedānta, écoféminisme, sociocritique littéraire, vision du monde

---

Elle a trente-quatre ans. Elle n'a jamais été belle. Ce qu'elle est irradie néanmoins plus que de l'énergie solaire. Le feu s'est allumé dans sa petite enfance, lui révélant qu'elle ne serait asservie ni au mariage ni à la vie religieuse, et depuis elle brûle de liberté totale. Elle vient de larguer toutes ses attaches, patrie, passé, famille, elle s'est jusque départie d'elle-même. Maintenant le courant peut passer directement entre ses restes solaires et Dieu, sans intermédiaire pour atténuer le voltage. (Proulx, 2015 : 9.)

Il n'y a pas d'électricité en ces terres nouvelles, alors Jeanne doit fabriquer sa lumière. Elle chasse les lucioles qu'elle enferme dans des pots de verre. Ces drôles de lampes illuminent l'hôpital autour duquel se bâtit la ville. Demoiselle Mance est aujourd'hui reconnue comme la cofondatrice de Montréal. (Barbeau-Lavalette et Cinq-Mars, 2018 : 8.)

---

\* Anne Thériault, détentrice d'une maîtrise en sciences politiques de l'Université du Québec à Montréal, a également poursuivi des études doctorales en sciences des religions et en sciences politiques.

## La folle entreprise

Comme le sociologue Fernand Dumont l'a écrit dans la *Genèse de la société québécoise* (1996), l'utopie que représente la fondation de la Nouvelle-France est indéniable, particulièrement dans le cas de Montréal<sup>1</sup>. En fait, les « véritables motifs » de cette « folle entreprise » montréalaise sont strictement mystiques : une valorisation du dénuement, où les riches se départissent de leur fortune et des valeurs temporelles pour leur exaltation spirituelle. Pour réaliser leur mission de fonder une ville avec leurs idéaux, les membres de la Société de Notre-Dame de Montréal<sup>2</sup> recrutent Paul de Chomedey de Maisonneuve et Jeanne Mance<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Montréal (Ville-Marie), à la différence de Québec (fondée en 1608) ou de Trois-Rivières (fondée en 1634), n'a pas la vocation d'être un comptoir commercial (Loyola, 2010 ; Gouvernement du Québec, 2013).

<sup>2</sup> La Société de Notre-Dame de Montréal est fondée en 1639 par « Jérôme Le Royer de La Dauversière, un percepteur d'impôts engagé dans plusieurs œuvres religieuses, l'abbé Jean-Jacques Olier, fondateur de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice, et Pierre Chevrier, baron de Fancamp [...] ». Cette organisation à vocation pieuse a comme objectif de fonder un établissement missionnaire sur l'île de Montréal où pourraient cohabiter des Français et des Amérindiens convertis au christianisme. Le 17 décembre 1640, la Société acquiert la seigneurie de l'Île-de-Montréal de la Compagnie des Cent-Associés. La Société choisit le jeune officier Paul de Chomedey de Maisonneuve pour gouverner l'établissement et recrute des engagés pour participer à l'expédition. Jeanne Mance se joint à l'équipée avec l'intention de fonder un hôpital à Montréal, projet pour lequel elle bénéficie du soutien financier d'Angélique Faure de Bullion, veuve du surintendant des Finances de France » (Gouvernement du Québec, 2013).

<sup>3</sup> Jeanne Mance fait la très dangereuse traversée de trois mois à trois reprises : en 1642, où elle est à « la tête d'une colonie de missionnaires » vers l'Île-de-Montréal (Noël, 2015) ; en 1649, « où elle ranime l'enthousiasme et le soutien des Français pour la colonie » (Noël, 2015) et « réorganise la Société de Notre-Dame de Montréal qui menace de se désintégrer » (Deroy-Pineau, 1994 : 25) et finalement, avec Marguerite Bourgeois, « Jeanne Mance retourne en France en 1658, après une chute sur la glace qui lui fait perdre l'usage de son bras droit. Elle revient à Montréal l'année suivante – son bras droit miraculeusement guéri – en compagnie de sœurs hospitalières de Saint-Joseph qui prennent charge des soins aux malades à l'Hôtel-Dieu de Montréal, hôpital que Jeanne Mance dirige jusqu'à la fin de sa vie. Avant son décès, Jeanne Mance pose, en 1672, l'une des premières pierres de ce qui deviendra l'église Notre-Dame de Montréal. Sa sépulture est aujourd'hui conservée dans la crypte sous la chapelle du Musée des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu, sur l'avenue des Pins à Montréal » (Musée Pointe-à-Callière).

Fille de magistrat, Jeanne Mance est née en 1606 et est la deuxième enfant d'une famille de douze. Elle offre des soins à l'Hôtel-Dieu de Langres durant l'épidémie de peste qui touche la moitié de la population et qui atteint tous les membres de sa famille sauf l'une de ses sœurs, ainsi que durant la guerre de Trente ans (1618–1648). Inspirée des œuvres de Madeleine de La Peltrie qui est partie à Québec pour fonder un établissement d'éducation pour filles avec six religieuses, et de l'initiative de trois augustines qui fondent un hôpital financé par une riche noble de France, Jeanne souhaite fonder un hôpital à Montréal pour soigner les Autochtones. Jeanne Mance convainc la Société Notre-Dame d'envoyer le document *Les Véritables Motifs de messieurs et dames de la Société de Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*, aux riches de France, doublant ainsi les dons et le nombre de membres (Olier, 1643)<sup>4</sup>.

L'historien Jacques Lacoursière, interviewé par Annabel Loyola dans le documentaire *La Folle entreprise. Sur les pas de Jeanne Mance* (2010), dit que Jeanne Mance prend des décisions et influence très fortement Maisonneuve. C'est elle qui l'incite à aller chercher du secours en France lorsque les invasions iroquoises se font plus menaçantes et mettent en péril Ville-Marie. Lacoursière croit que sans cet acte de Jeanne Mance, cela en était fait de la colonie française en Amérique (Loyola, 2010), thèse que soutient également l'historienne Marie-Claire Dalevuy (1934). Malgré ces courageux exploits :

[Ce] n'est que le 17 mai 2012, après que la Ville de Montréal ait entrepris des démarches pour déterminer la teneur de sa contribution, que Jeanne Mance est proclamée fondatrice de Montréal, au même titre que le sieur de Maisonneuve. (Musée Pointe-à-Callière, s.d.)

---

<sup>4</sup> Le document est disponible en ligne ; il consiste en quatre motifs et il répond également à neuf possibles objections au projet.

### La « vision du monde » créative culturelle

Deux œuvres artistiques contemporaines reconnaissent Jeanne Mance comme fondatrice de Montréal et figure historique emblématique, héroïque et même mythique<sup>5</sup>. Il s'agit du roman de Monique Proulx, paru en 2015, *Ce qu'il reste de moi (CQRDM)*, et du livre pour enfants réalisé par la cinéaste et écrivaine Anaïs Barbeau-Lavalette et par l'illustratrice Mathilde Cinq-Mars, *Nos héroïnes (NH)*, paru en 2018. Nous analyserons ces deux œuvres en utilisant le concept de « vision du monde » tel que développé par deux théoriciens de la littérature, Lucien Goldmann (1959) et George Lukács (1963 ; cf. Pelletier, Chassay et Robert, 1994 : 35–58). Ces derniers ont défini la « vision du monde » comme un travail théorique permettant à l'analyste de comprendre et d'interpréter des comportements et des textes d'un groupe social donné (Pelletier, 1994 : 19–20). Plus encore, le sociologue de la littérature Jacques Dubois parle d'une « inscription idéologique » du roman définie comme :

[...] un ensemble d'idées, de croyances, de valeurs et de représentations d'une relative cohérence, qui se rapporte à un groupe (une classe) et qui sert au groupe à situer sa position dans le tout social, ainsi qu'à la justifier. (1994 : 233.)

Certains indicateurs peuvent nous permettre de retracer les idéologies et les visions du monde associées à un groupe : le métatexte, tels le titre et la préface, l'incipit, l'ensemble de propositions dans le corps du récit et les documents extérieurs, telles des entrevues accordées aux médias (Dubois, 1994 : 237–238).

Les visions du monde et les idéologies mises de l'avant dans les deux œuvres incorporant la figure de Jeanne Mance rejoignent celles du groupe socioculturel des « créatifs culturels ». On doit ce terme au sociologue et anthropologue Paul H. Ray et à la psychologue Sherry R. Anderson qui, à la fin des années 1980, ont entrepris d'étudier les valeurs de la société américaine auprès de

---

<sup>5</sup> Il y a des liens à faire avec la figure de Jeanne Mance et un possible processus de mythification, tel que l'entend l'historien et sociologue Gérard Bouchard dans *Raison et déraison du mythe* (2014).

plus de cent mille personnes, et ce, pendant quatorze ans. Le projet a abouti à la parution, en 2001, du livre *The Cultural Creatives : How 50 Million People Are Changing the World*<sup>6</sup>. L'étude de Ray et d'Anderson (2001) identifie trois grands courants socioculturels aux États-Unis : « les traditionalistes dont les valeurs sont tournées vers le conservatisme religieux et culturel, figées dans une forme de patriarcat », « les modernistes animés par le progrès technologique, l'argent et la réussite sociale, soutenant une vision du monde tant individualiste que matérialiste » (Vitalis, 2016 : 13) et les « créatifs culturels ».

L'intérêt, pour les sciences sociales, d'étudier les créatifs culturels se trouve dans le prolongement historique des valeurs présentées par ce groupe : héritiers de diverses mouvances, les créatifs culturels puisent leurs sources des valeurs des romantiques, mais aussi des transcendentalistes américains du XIX<sup>e</sup> siècle, des beatniks des années 1950, des idées de la contre-culture des années 1960 et 1970 (Larose et Rondeau, 2016 ; Warren et Fortin, 2015), mais également des idées issues du Nouvel Âge (*New Age*)<sup>7</sup>

---

<sup>6</sup> Le livre est disponible en français aux éditions Yves Michel depuis 2001, sous le titre *L'émergence des créatifs culturels. Enquête sur les acteurs d'un changement de société*. Dans le cadre de ce livre, une trentaine de créatifs culturels de France ont été rencontrés par l'autrice. Pour un volet « québécois », notons que l'un des tests psychométriques les plus utilisés en orientation auprès des jeunes est le test québécois d'intérêts et de personnalité GROUPE (*Guide de recherche d'une orientation professionnelle*) de Psymétrik. Parmi les sept types de personnalités se trouve le type « Éveilleur » ou Z, directement inspiré des recherches de Ray et d'Anderson sur les créatifs culturels, et qui vient ainsi compléter la typologie développée dans les années 1960 par John L. Holland et sa théorie des intérêts professionnels comprenant six types. Le type de personnalité Z est « critique, perspicace, visionnaire, avisé, militant et revendicateur. Il peut être audacieux et engagé, comme il peut se montrer discret et modéré, préférant plutôt avoir une influence plutôt personnelle et locale » (Rancourt, 2017).

<sup>7</sup> Il est extrêmement difficile de définir cette religiosité contemporaine qu'est le Nouvel Âge (*New Age*). Les termes « ésotérique » et « Nouvel Âge » sont parfois interchangeables. L'aspect de ce mouvement qui nous intéresse est son lien avec la culture et le social, car Keller rappelle qu'il s'agit avant tout « d'une nouvelle perception de l'univers et de la spiritualité » (Keller, 1990 : 10). Le Nouvel Âge met de l'avant un syncrétisme religieux très influencé par la postmodernité par sa volonté d'éclectisme et de bricolage en mêlant diverses techniques psychospirituelles (Champion, 1989 ; Keller, 1990 ; Ménard et Paquette, 1999 ; Tessier, 1998 ; Saint-Germain, 2010). Le sociologue Martin Geoffroy propose, quant à lui, une typologie du Nouvel Âge (*New Age*) comprenant plusieurs facettes : une dimension sociale (holisme, écologisme,

et, plus récemment, des revendications écologistes, féministes et altermondialistes (Fougier, 2004 ; Liogier, 2004, 2012 ; Voisenat et Lagrange, 2005). Selon le politologue et spécialiste des sciences des religions Raphaël Liogier, l'influence des créatifs culturels serait aujourd'hui majoritaire via la culture et l'importance grandissante de la spiritualité par opposition à celle de la religion, et ce, grâce à l'entremise de ce qu'elle nomme « une nouvelle religion globale et un nouveau métarécit individuo-globaliste », soit la quête de Soi et l'ouverture au Tout (2012 : 10), se résumant aussi par le slogan « Transformez-vous, transformez le monde » (*Transform yourself, transform the world*). Les créatifs culturels « créent une nouvelle culture »<sup>8</sup> par divers champs d'intervention<sup>9</sup> : la consommation (éthique et responsable), l'agriculture (biologique), l'énergie (propre et renouvelable), l'habitat (les maisons passives, les coopératives, etc.), la gouvernance et l'argent (les monnaies locales, la gouvernance horizontale et participative, les banques éthiques, etc.) et le travail (les entreprises sans hiérarchie, les horaires libérés, l'économie sociale et l'entrepreneuriat social, etc.) (Vitalis, 2016). Les créatifs culturels lient ensemble plusieurs crises : crise écologique, économique, de sens, etc. En fait, ils traitent « ensemble et sur un même front les questions spirituelles et les problèmes sociaux » (*ibid.* : 37).

### ***Ce qu'il reste de moi***

*Ce qu'il reste de moi* (2015) est un roman sur les origines de Montréal, qui met de l'avant l'idée qu'un « gisement mystique est bel et bien enfoui sous les artères de Montréal depuis que Jeanne Mance, empreinte d'absolu, est venue il y a plus de trois cents ans et y a laissé son cœur » (*CQRDM* : quatrième de couverture). Ayant

---

pacifisme), une dimension culturelle (musique, littérature, art visionnaire), une dimension ésotéro-occultiste (gnose, ésotérisme, occultisme) et, finalement, une dimension biopsychologique (thérapies holistes, mouvement du potentiel humain et religions de guérison) (Geoffroy, 2000).

<sup>8</sup> Selon Vitalis (2016 : 101), le terme « culturel » dans « créatif culturel » fait référence à « l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels ou affectifs qui englobe une société ou un groupe social » ; elle cite la définition de la culture de l'UNESCO lors de la Déclaration mondiale de Mexico sur les politiques culturelles en 1982.

<sup>9</sup> Le chapitre trois aborde chacun de ces divers champs d'intervention.

reçu un succès critique, mais aussi populaire<sup>10</sup>, Monique Proulx explique, en entrevue à *La Presse*, son ambition :

Je voulais [...] parler des différents visages que prennent les quêtes d'absolu, à Montréal. Parce que c'est cela, l'héritage de Jeanne Mance. En quoi ces débuts vertigineux, fulgurants, embrasés se sont-ils transmis ? Que reste-t-il de la « Folle Entreprise » ? (Blais, 2015.)

Jeanne Mance diffuse une énergie « illimitée » appelant à une « ferveur » qui mène « au dépassement de soi » (*CQRDM* : quatrième de couverture), lequel elle incarne en consacrant sa vie à la fondation de Ville-Marie, cité utopique qui permet de renouer avec les débuts du monde. Le début et la fin du roman, textuellement identiques, le dépeignent, en créant un vaste cycle ancré dans un temps non linéaire, où la nature est exaltée et sacrée, tout comme l'ont fait les romantiques ou les transcendentalistes du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup> :

Les rives qui défilent sous ses yeux sont celles d'un paradis terrestre touffu, des chênes, des hêtres, des cèdres, des peupliers comme dans la campagne chez elle, mais entremêlant leurs camaïeux de verts sans brèches et sans discipline, et à l'avant-plan des fleurs comme elle n'en a jamais vu, une tapisserie de couleurs et de débordements allègres. Des oiseaux piquent l'air de leurs tracés et de leurs chants inusités, même les oiseaux d'ici semblent marqués par l'immensité.

Quand le navire finit par s'approcher des berges, il se dégage du paysage des parfums si forts qu'un vertige la prend, car cela sent, oui, cela sent les débuts enivrants du monde (*ibid.* : 11, 425).

Ces mots ouvrent et ferment ce roman qu'il est très difficile de résumer. Monique Proulx elle-même avoue ne pas en être capable (Proulx, dans Boivin, 2016 : 62). Dans ce livre, construit autour de divers visages ethnoculturels et religieux de la mosaïque

---

<sup>10</sup> Son recueil de nouvelles, *Les Aurores Montréalaises* (1996), lui aussi construit autour de divers personnages habitant Montréal, propose une lecture contemporaine très liée à la diversité, mais aussi à l'esthétique de la ville, où s'anime une culture accueillante (Green, 2001 : 140).

<sup>11</sup> Monique Proulx a écrit un roman entier sur la beauté de la nature, *Champagne* (2008).

montréalaise actuelle, tous finissent par côtoyer de près ou de loin la famille Bouchard. Six des vingt chapitres sont attribués à Jeanne Mance. Ils se démarquent par leur typographie en italique, leur concision et leur titre *Le bien ne fait pas de bruit*. C'est par l'entremise des personnages que nous tenterons de résumer les grandes trames du roman<sup>12</sup>.

Françoise Bouchard, « la matriarche pure laine toujours incisive bien que morte » (*CQRDM* : quatrième de couverture), vient tout juste de décéder et sa fille, Gabrielle, vide la maison familiale dans le Mile-End en ressentant la présence de sa mère. Gabrielle est enseignante de français pour les immigrants et allophones et a une véritable passion pour les enfants. Elle enseigne à la jeune Laila, fille de Khaled, un restaurateur afghan, musulman d'origine, mais devenu soufi à Montréal. Laila porte le voile quelque temps pour se rebeller contre son père et finit par s'enfuir avec son amoureux Yuli. Khaled livre un lumineux chapitre sur le mysticisme soufi *naqshbandî* et sur sa fille Laila où il s'adresse à Gabrielle (qu'il voit comme un ange<sup>13</sup>), dans son monologue intérieur :

Tout cela est lié, puisqu'une unité mystérieuse sous-tend  
l'apparente diversité du monde, et c'est pourquoi en vous  
parlant d'elle et je ne peux que vous parler aussi de Zahir  
et de moi, ce qu'il reste de moi. (*CQRDM* : 244.)

Avant de mourir, Françoise Bouchard aide son voisin Markus Kohen, un juif hassidique, à quitter la communauté en lui donnant, à titre de refuge, l'adresse de son petit-fils Laurel. La mère de Markus est profondément troublée par le départ de son fils. Elle part à sa recherche et nous livre un poignant monologue intérieur à l'intention de son fils, où elle évoque la vie dans la communauté et son immense amour pour lui. Elle raconte aussi son histoire lorsqu'elle a hésité à quitter la communauté alors qu'elle souffrait d'anorexie à la puberté. Durant cet épisode de sa vie, elle est hospitalisée à l'Hôtel-Dieu (l'hôpital fondé par Jeanne Mance). Elle retrouve son fil au parc Jeanne Mance durant un dimanche des « tam-tam ». Markus, en extase, joue du luth : un luth ayant

---

<sup>12</sup> Par cet acte de résumer, nous sommes ainsi déjà dans une posture d'herméneutique et d'interprétation (Ménard, 1991).

<sup>13</sup> L'archange ou l'ange Gabriel est présent à la fois dans la bible et le coran. Les anges sont également présents dans le Nouvel Âge.



possiblement appartenu à Paul de Chomedey de Maisonneuve, portant des « éraflures qui ressemblent à des lettres », soit les initiales « *P d C* » (*CQRDM* : 422). Le fantôme de Françoise aide à ce moment précis la mère de Markus, et cette dernière, voyant son fils heureux, le laisse demeurer dans le « *Sitra Ashra*, le territoire immense des goyim » (*ibid.* : 369).

Laurel est le seul personnage qui ait une relation tendre avec Françoise, surnommant sa grand-mère Framboise. Éprouvé par le deuil et une peine d'amour, il revient d'Inde, où il a côtoyé les swamis hindous et il s'intéresse à l'*advaita vedanta* :

Je sais que quelque chose d'immense tout ce temps  
m'englobe, mais m'échappe, m'échappe maintenant. Là-  
bas à Tiru, au pied du mont Arunachala et de Mooji<sup>14</sup>,  
j'étais ce quelque chose d'infini et je savais à jamais que je  
l'étais. (*Ibid.* : 62.)

À Tiruvannamalai, il pense avoir vécu une illumination, mais aussi avoir vu le fantôme de Framboise « au-dessus de W-C. douteux » (*ibid.* : 64). Il croit également voir les traits de sa grand-mère « sur le visage de pierre de Jeanne Mance » (*ibid.* : 78), ce qui lui inspire l'écriture d'un roman où Jeanne Mance y est un personnage.

Thomas Bouchard est le père de Laurel et l'auteur d'une série télévisée très populaire, *L'homme invisible*, où il s'est inspiré, sans le consentement de ce dernier, du charismatique Mohawk<sup>15</sup> aveugle, artiste et ex-alcoolique Tobi Crow. Tobi le confronte par ailleurs sur ce « vol d'identité et de parole » (*ibid.* : 159) du personnage « fictif » de Tobias Crow. Tobi est énigmatique, envoûtant et chaman à ses heures : il apparaît comme fantomatique et on se demande même s'il est réel. Comme son fils Laurel, Thomas expérimente une peine d'amour en plus du deuil de Françoise. Thomas accompagne également son ami Donald, l'acteur incarnant Tobias Crow, dans la mort, car ce dernier a un cancer. Pour ce faire, Thomas est conseillé par son ami Pat, qui lui

---

<sup>14</sup> Mooji est un guru d'origine jamaïcaine enseignant l'*advaita vedanta*. La montagne Arunachala est une montagne sacrée en Inde, dédiée au dieu Shiva, et connue pour être l'*ashram* du guru de l'*advaita vedanta* Ramana Maharsi.

<sup>15</sup> Les Mohawks sont les descendants des Agniers, en guerre avec les Montréalais durant l'époque de Jeanne Mance (*CQRDM* : 157).

propose des stratégies et rituels issus du bouddhisme tibétain et du *Bardo Thödol*, le *Livre des morts* tibétain.

Tobi exerce une puissante influence sur Thomas, mais aussi sur Charlie Putulik, un itinérant inuit. Charlie croit en la bonté de l'homme. Il est accueilli par les jeunes qui manifestent durant *Occupy* Montréal<sup>16</sup>. Aux côtés des jeunes d'*Occupy*, un autre mouvement social, se trouve celui de *Natives Occupy*<sup>17</sup>, où Charlie rencontre Tobi. Lors d'une cérémonie rituelle, Tobi purifie le campement de Charlie sur le mont Royal et ce dernier le voit comme un « *angakkuq* qui a ses antennes dans l'invisible » (*CQRDM* : 93)<sup>18</sup>.

Maya, l'amoureuse de Laurel, le trompe continuellement avec son voisin, un artiste de la coopérative où il vit. Markus tombe également éperdument amoureux d'elle lorsqu'il se rend, suivant les conseils de Mme Bouchard, chez Laurel. Markus et Laurel, malgré leur rivalité amoureuse, partagent de grandes conversations spirituelles. Dans la coopérative, Maya rencontre aussi Madga Zambrovicz, alter ego de l'artiste contemporaine Marina Abramovic, une « ensorceleuse professionnelle », qui lit « dans les âmes » (*ibid.* : 311), à la manière de la véritable artiste Abramovic, qui s'installe des heures dans une performance où elle scrute dans les yeux les gens qui viennent s'asseoir devant elle. De cet échange de regards intenses, il est possible de « percevoir l'invisible » (*ibid.* : 313) car « quand on est établi dans son essence, on communique avec l'essence de toute chose » (*ibid.* : 334)<sup>19</sup>. Maya pense par ailleurs être aux prises avec des forces invisibles malfaisantes ; elle croit que le diable la possède et elle se fait exorciser par le père Guillaume.

Père Guillaume recueille au sein de l'Église catholique le fugitif et terroriste afghan Zahir Ramish, le frère de Khaled, et ce, en

---

<sup>16</sup> Mouvement de contestation créé en 2011 dans la foulée du mouvement *Occupy* à New York la même année.

<sup>17</sup> Inspiré du mouvement *Idle No More* apparu en 2012.

<sup>18</sup> *Angakkuq* est l'homme/femme-médecine chez les Inuits.

<sup>19</sup> Marina Abramovic présente en 2010 l'œuvre *The Artist is Present* au Musée d'art moderne (MoMA) à New York. Durant sa performance, l'artiste demeure assise, immobile et totalement silencieuse, durant près de sept cents heures à raison de sept heures et demie par jour, six jours par semaine, et ce, pendant trois mois afin de croiser, dans le silence mutuel, le regard d'inconnus venant s'asseoir en face d'elle (Provencher, 2012).

tenant tête à ses supérieurs et aux forces de l'ordre. Père Guillaume et l'artiste Magda Zambrovitz sont également les invités de l'émission télévisée *Silence on parle*. Père Guillaume parle alors du cas Ramish et des exorcismes qu'il pratique à Montréal, dont une soixantaine en une seule année, et Magda traite de son art.

Aussi invitée à l'émission, Virginie Hébert, une sœur catholique et théologienne, s'attaque au Vatican afin que ce dernier reconnaisse en son sein les femmes, les homosexuels, les personnes séparées, divorcées, avortées, etc. Elle vient y présenter son pamphlet *Femmes de joie*, qui lui vaut son exclusion de l'Église. Surnommée « Sister Miracle », elle s'occupe également avec ferveur de deux refuges pour itinérants, dont un spécifiquement pour les Autochtones (le Tipi), où elle y croise Charlie Putulik et où elle côtoie Tobi Crow.

*Ce qu'il reste de moi* est l'avant-dernier chapitre du livre (le dernier laisse la parole à Jeanne Mance). Françoise, décédée, y suit les démarches de Laurel, qui cherche, à titre de relique, le cœur de Jeanne Mance, et qui reçoit l'aide de Virginie à cet effet. Virginie le guide à l'aide des écrits de Marie Morin, première religieuse canadienne supérieure de l'Hôtel-Dieu de Montréal (Bernier, 1991)<sup>20</sup>. Virginie montre à Laurel où est le cœur de Jeanne Mance : elle l'amène voir Markus, qui nourrit les itinérants autochtones au refuge du Tipi qu'elle gère. Pour Markus, aider les autres, c'est se rapprocher de Dieu, répondant ainsi aux discussions spirituelles entre Laurel et lui. Markus a le luth que Tobi lui a donné (qu'on soupçonne, rappelons-le, être le luth de Paul de Maisonneuve). Tobi est présent bien que l'on ne soit pas certain qu'il ne soit, lui aussi et tout comme Françoise, un fantôme. À la fin, Françoise monologue à l'intention de Laurel, qui pense l'avoir « vue » à deux reprises :

À vrai dire, tu me verras partout où tu voudras bien me voir, car il n'y a pas de mystère et tout est si simple, je fais

---

<sup>20</sup> Marie Morin est une adoratrice de Jeanne Mance qui a contribué, avec cette dernière, à l'agrandissement de l'hôpital Hôtel-Dieu. Marie Morin est également l'une des quarante et une héroïnes de Barbeau-Lavalette. Elle y est décrite comme la première écrivaine de la Nouvelle-France (NH : 10). Elle est membre des Hospitalières de Saint-Joseph et écrit l'histoire détaillée de la communauté dans *Les Annales de l'Hôtel-Dieu*. Elle est donc la première écrivaine et historienne née en Nouvelle-France, en plus d'être une femme d'affaires « exceptionnelle » (Chabot, 1994 : 44-45).

partie de toi, cher enfant. Je suis toi. Un seul fil, une seule substance, nul compartiment pour rompre et diviser, tu te rappelles ? (*CQRDM* : 415.)

Plus loin, elle dit :

Ce qu'il y a entre nous ne peut pas se perdre, ne dépend pas des corps fripés et des esprits torturés qui s'en vont à la poubelle une fois leur date d'expiration arrivée, l'amour entre nous est tramé à même l'éternité, est un autre nom pour l'éternité. (*ibid.* : 416.)

*Ce qu'il reste de moi* propage une vision du monde d'un « Tout unifié », où le Tout est inséparable de ses parties, et met l'accent sur la philosophie de l'*advaita vedānta*. D'ailleurs, plus de trois indicateurs très clairs en font état : en pages liminaires, dans les pages de remerciements à la toute fin du roman et par la bouche même de la romancière dans les entrevues accordées pour la promotion du livre. En pages liminaires, on dénote trois références et citations attribuées à des auteurs et maîtres spirituels français de l'*advaita vedānta* en les personnes de Jean Klein, Francis Lucille et de Rupert Spira. Spira sera également nommé dans les remerciements « pour ses enseignements renversants » (*ibid.* : 430). Finalement, dans une entrevue publiée dans le journal *La Presse*, Proulx explique que le roman « présente différents visages d'une même quête d'absolu, mais où toutes les histoires n'en forment qu'une » (Blais, 2015).

Selon Ariane Vitalis (2016 : 33), l'*advaita vedānta* est l'une des principales philosophies à la source des influences des créatifs culturels. Elle s'appuie sur le Veda<sup>21</sup>, particulièrement les Upanishads<sup>22</sup>. La philosophie du Vedānta, qui se décline en

---

<sup>21</sup> Les Vedas ont été révélés à l'humanité par les *rishis* (sages) indiens qui les ont entendus. La mise sur papier a été faite beaucoup plus tardivement et en couches successives (il existe plusieurs livres au Veda) entre le XVII<sup>e</sup> siècle avant l'ère commune (Boisvert, 2012 : 239–240).

<sup>22</sup> Puisque l'oralité prime, la datation des textes est hasardeuse, mais certains concepts qui fondent l'hindouisme, tel que le *samsara* (le cycle pratiquement interminable de naissances et de morts), le *karma* (la loi causale reliant effet et action), la *moksha* (la libération du cycle des naissances et morts), l'*atman* (l'âme individuelle qui a toujours existé et qui existera toujours), le *brahman* (le substrat à partir duquel tout ce qui existe émane), le *maya* (l'illusion) et l'idée que tout ce qui existe serait ultimement Un (monisme), émergent entre le VIII<sup>e</sup> et le I<sup>er</sup> siècle avant l'ère commune (Boisvert, 2013 : 240–241).

plusieurs écoles dans les mouvements néo-hindous, par exemple le Vedânta des Centres Sivananda de Yoga Vedânta, mais aussi celui du Siddha Yoga, serait aujourd'hui à portée universaliste, dans le sens de « religion universelle » moniste où « l'ensemble des choses est réductible à une unité fondamentale » (Altglas, 2005 : 117). Cet aspect moniste est particulièrement intégré par les Occidentaux, selon la sociologue Véronique Altglas (*ibid.* : 92), qui note que « les différentes religions ou voies spirituelles sont ainsi “différents aspects de Dieu”, ou encore elles sont “nées de la même énergie” ». Vitalis (2016 : 157) parle justement de « ces différents aspects de Dieu » comme étant :

[...] la relation au cosmos, à cette « Unité » dont nous parle abondamment les textes védiques de l'Inde ancienne, les mystiques soufis et chrétiens, les vieux Grecs de l'Antiquité, nos contemporains chamans de la forêt amazonienne. Certains la nomment « Dieu » (religions monothéistes), d'autres « Énergie », « Force » ou « Grand Esprit » (tribus indigènes), d'autres encore l'appellent la « Source », « l'Univers » (*New Age*), « le Tao » (Chine ancienne), « Brahman » (métaphysique hindoue), « la Vie », « l'Âme », « l'Amour » ou encore la « Conscience ».

Cette idée d'« énergie » traverse le roman de Proulx et est un terme très souvent utilisé tout au long de ses pages. L'« énergie » permet la présence diffuse de Jeanne Mance et celle de Françoise, pourtant décédées. Ceci se rapproche du concept d'un « Moi illimité », tel que défini par le théologien André Couture. Pour mieux le comprendre, il faut expliquer celui de la réincarnation, tel que compris par les religions orientales occidentalisées qui l'ont détourné de ses racines hindoue et bouddhiste, à la suite de contacts avec les ésotérismes occidentaux, et ce, particulièrement au XIX<sup>e</sup> siècle (Couture, 2000 ; Keller, 1990). Couture (2000 : 14) parle même d'une construction moderne du concept de la réincarnation avec le concept de la « pluralité des existences », comme il le nomme. La « pluralité des existences » est passée, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la transmigration ascendante (ne pas se réincarner en animaux ou en d'autres êtres avec une conscience inférieure) permettant ainsi l'évolution de vies en vies de l'âme, à cette conception actuelle mettant de l'avant l'importance des expériences vécues et d'un « Moi illimité » (Couture, 2000 : 59–

60). Ce « Moi illimité » est très utile pour comprendre « ce qu'il reste » de Jeanne Mance. En fait, « il n'y a plus ici de Dieu autre ou de grands principes cosmiques, mais seulement un moi qui prend toute la place et est capable de tout ». Couture poursuit en affirmant que le Moi illimité « renferme désormais à chaque fois tout le cosmos. Il trace les limites d'un espace intérieur où tout converge et qui est en fait le seul véritable domaine du nouveau spirituel » (*ibid.* : 62).

Le roman apporte aussi un autre éclairage à la question du religieux, démontrant son omniprésence, qui se rapproche de ce que de nombreux religiologues nomment le « déplacement du sacré » (Desrosiers, 1986 ; Chagnon, 1986 ; Larouche et Ménard, 2001). Ce déplacement du sacré se caractérise par une effervescence des phénomènes comme l'ésotérisme, les nouveaux mouvements religieux d'inspiration chrétienne ou orientale, mais aussi des formes de manifestations sociales s'apparentant au sacré, mais qui ne semblent pas l'être au premier coup d'œil (ferveur sportive ou nationale, par exemple) (Chagnon, 1986). Le roman met parfaitement en application cette thèse et la réactualise avec l'idée que Montréal palpite de ferveur, que ce soit par son équipe sportive (les Canadiens), ses manifestations artistiques et culturelles ou lors d'événements telle la crise du verglas de 1998 ou *Occupy* Montréal en 2011. Il semble donc que le religieux soit « demeuré un fait social incontournable, souvent largement enfoui dans la mémoire identitaire plurielle de nos sociétés » (Rousseau, 2012 : 2).

Cette mémoire identitaire, le personnage de Laurel, lui aussi écrivain et alter ego de l'auteur Monique Proulx, l'explique lors de son passage à l'émission *Silence on parle* et en démontre l'actualisation par la fonction de Jeanne Mance dans le roman qu'il écrit, constituant une mise en abyme de celui écrit par Monique Proulx (Boivin, 2016 : 62). Laissons-lui les mots de la fin pour cette section dédiée à *Ce qu'il reste de moi* :

– Qu'est-ce que *Jeanne Mance* vient faire dans votre histoire ? *Jeanne Mance* ! Est-ce qu'elle n'est pas complètement déphasée dans ce qui se veut un livre contemporain ?

La caméra surprend le sourire vaguement approbateur de Thomas, avant de retourner à Laurel qui vient à l'instant de se découvrir une véhémence pour défendre son imaginaire et la modernité de son personnage. « Jeanne

Mance est la flamme qui a embrasé la baraque, Jeanne Mance est le début de toute l'aventure montréalaise et je vous jure qu'elle est actuelle, prenez par exemple Virginie Hébert », est-il en train de dire , sous les yeux de Virginie interloquée, « prenez, Virginie Hébert, une laïque pourtant elle aussi comme Jeanne Mance, mais qui a complètement investi le champ de la générosité humaine et même mystique, elle n'en a pas parlé, mais son quotidien consiste à protéger la vie et la santé des humains les plus vulnérables, exactement comme Jeanne Mance, à se dévouer corps et âme même si ce n'est pas à la mode et hot et contemporain comme vous dites... ». (*CQRDM* : 347.)

### Nos héroïnes

Lors des célébrations entourant la fête nationale du Québec de 2018, la réalisatrice et écrivaine Anaïs Barbeau-Lavalette<sup>23</sup> s'est vu offrir la possibilité de faire un discours sur les héros de la nation accompagnée de l'auteur Simon Boulerice et de l'écrivaine Marie Laberge. Elle a plutôt choisi de rendre hommage aux femmes, car selon elle, « les femmes sont très peu présentes dans le récit de l'histoire » (Samson, 2018)<sup>24</sup>.

De cette démarche est issu, en novembre 2018, le livre pour enfants *Nos héroïnes* (2018). Le but : braquer les projecteurs sur ces femmes oubliées. Il s'agit donc ici de mettre en valeur, pour les générations actuelles et futures, le rôle actif et fondateur des femmes dans l'imaginaire collectif et national<sup>25</sup>. En entrevue dans le journal *Le Devoir*, Anaïs Barbeau-Lavalette explique sa démarche :

---

<sup>23</sup> Anaïs Barbeau-Lavalette est surtout connue, comme autrice, pour son roman *La Femme qui fuit* (2015) qui est un très grand succès libraire et critique.

<sup>24</sup> Aussi, selon la littéraire Katherine Ann Roberts (1999 : 54), bien que le lien entre littérature et nationalisme soit fort au Québec, il s'agit la plupart du temps d'une parole d'homme.

<sup>25</sup> Sur l'imaginaire national, voir le livre de Benedict Anderson, *L'imaginaire national* (2002), ou, plus récemment, le livre de Julie Ravary-Pilon, *Femmes, nation et nature dans le cinéma québécois* (2018), qui inclut une critique écoféministe.

[...] écrire ce livre est, pour moi, la suite logique des choses. Qu'est-ce qu'on construit après #MoiAussi ? C'est ça. On construit des modèles de femmes fortes qui depuis très longtemps se sont levées et ont bravé les interdits. (Fradette, 2018.)

Chacune des quarante et une héroïnes (femmes et groupes de femmes) est illustrée et a droit à sa page de description<sup>26</sup>. Il est donc facile de reproduire ici l'entièreté de la page dédiée à Jeanne Mance.

La famille de Jeanne meurt en France, tuée par la peste, une terrible maladie. Jeanne est triste, mais tout le monde la rassure : ta famille est au Ciel, entre les mains de Dieu. Jeanne n'y croit pas. Elle croit en la vie. Elle croit aux étoiles, à l'océan, aux forêts. Elle croit en elle aussi.

Jeanne décide de partir à l'aventure et s'embarque dans la traversée de l'Atlantique aux côtés de Paul Chomedey de Maisonneuve, un officier français. C'est un voyage difficile de plusieurs semaines en haute mer. Elle est la seule femme à bord. Le pont est interdit les jours de tempête, mais Jeanne y monte en cachette. La mer immense se déchaîne, la nature est si puissante ! Jeanne aime sentir le goût du sel marin sur ses lèvres et le vent violent qui la secoue. Elle avale l'air du large qui la rend forte. Jeanne veut sauver des vies.

En Nouvelle-France, où tout est encore à faire, elle fonde le premier hôpital, qu'on appelle l'Hôtel-Dieu, où elle soigne les Premières Nations et les colons.

Il n'y a pas d'électricité en ces terres nouvelles, alors Jeanne doit fabriquer sa lumière. Elle chasse les lucioles

---

<sup>26</sup> Ces quarante et une héroïnes sont nommées en ordre chronologique : Marie Rollet, Jeanne Mance, Marie Morin, Kateri Tekakwitha, Agathe de Saint-Père, les filles du Roy, Isabelle Couc-Montour, Louise de Ramezay, Marie Josèphe Angélique, Rosalie Cadron-Jetté, Émilie Gamelin, Hortense Globensky, Emma Lajeunesse, Le club des Archères de Montréal, Dorimène Desjardins, Henriette Dessaulles, Louise Armaindo, Éva Circé-Côté, Elsie Reford, Émilie Fortin-Tremblay, Irma Levasseur, Idola Saint-Jean, Maud Watt, Marie Lacoste Gérin-Lajoie et Marie Gérin Lajoie, Carrie Matilda Derick, Alice Vibert Douglas, La Bolduc, Thérèse Forget-Casgrain, Léa Roback, Marthe Pellan, Hila Strike, Mary Two-Axe Early, les femmes du Cercle des Fermières, Jeanne Lapointe, Judith Jasmin, Madeline Parent, Simonne Monet-Chartrand, Claire Kirkland-Casgrain, Kenjuak Ashevak, les femmes du *Refus global* et, finalement, Ellen Gabriel.



qu'elle enferme dans des pots de verre. Ces drôles de lampes illuminent l'hôpital autour duquel se bâtit la ville.

Demoiselle Mance est aujourd'hui reconnue comme la cofondatrice de Montréal (NH : 8)

Dans ce texte, on peut sentir l'influence écoféministe : « Elle croit aux étoiles, à l'océan, aux forêts. Elle croit en elle aussi » (*ibid.*). Jeanne veut sauver des vies, elle fabrique de la lumière avec des « lucioles qu'elle enferme dans des pots de verre » (*ibid.*). Elle conjugue certains rôles traditionnels féminins, comme s'occuper des choses du *dedans* (Loyola, 2010), i.e. des choses spirituelles, des soins (le *care*), avec des fonctions politiques importantes, dont la construction de la ville. Comme les écoféministes, Jeanne Mance est complètement plongée « dans le soin du monde » (Beau-Ferron *et al.*, 2017 : 9) et elle se fonde toute entière dans cette mission tout en critiquant, au passage, la croyance « au Ciel et à Dieu », ce qui rejoint l'écoféminisme dans son volet spirituel qui consiste

[...] à repenser le sacré que ce soit en critiquant les principales religions pratiquées de façon qu'elles opèrent une réhabilitation de la nature des femmes ou en le réinventant en marge de ces grandes religions monothéistes. (Gandon, 2009 : 15.)

L'écoféminisme opère également « une revalorisation de la compassion, du soin, du sacré et de la non-violence, traditionnellement associés aux femmes. L'idée d'interconnexion du vivant est aussi centrale » (Beau-Ferron *et al.*, 2017 : 23).

Chez les écoféministes, il y a également une valorisation du rôle conquis dans l'histoire de la figure de la sorcière en renouant avec une spiritualité néo-païenne qui met de l'avant la notion de Terre-Mère. En fait, plusieurs écoféministes se réclament de la magie et revendiquent carrément le statut de sorcière (*ibid.* : 17 ; Hache, 2016)<sup>27</sup>, cette femme rebelle qui utilise les forces de la nature et qui

---

<sup>27</sup> Parmi les influences importantes de l'écoféminisme spirituel, on note le travail de l'écrivaine Starhawk. Cette dernière est une activiste américaine antimilitariste et antinucléaire, qui était très active dans les années 1970 et 1980. Elle s'est ensuite jointe au mouvement altermondialiste. Elle se définit elle-même comme féministe et sorcière néopaïenne. En 1982, elle publie un livre phare de l'écoféminisme américain, récemment édité en français, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique* (2015). Notons également le recueil de textes écoféministes à tendance spirituelle (et illustrée d'une femme ressemblant

est fondamentalement tournée vers la guérison sous toutes ses formes.

Le texte de *Nos héroïnes* n'est pas le seul document attestant d'une certaine vision écoféministe du monde qui habite l'œuvre d'Anaïs Barbeau-Lavalette. En 2000, avec L'Inis<sup>28</sup>, elle réalise un court-métrage documentaire intitulé *Sorcières comme les autres* (Barbeau-Lavalette, 2000)<sup>29</sup>. Dans le documentaire, on dévoile la spiritualité de ces femmes, qui est très liée à la nature. *Nos héroïnes* (2018) fait également une large place à cet apport de la nature, en valorisant le travail de la terre des pionnières, telles Marie Rollet (*ibid.* : 6), qui défriche la terre, première femme à s'y installer ; Agathe de Saint-Père (14) qui utilise les orties et les filaments d'écorce pour tisser ; Elsie Reford (42), qui crée un jardin en Gaspésie et qui arrive même à faire pousser le pavot bleu de l'Himalaya sur ces terres ; Émilie Fortin-Tremblay (44), qui cultive un jardin sur son toit ou Maud Watt, une Gaspésienne installée dans le Nord du Québec auprès des Cris et qui réussit à convaincre les grands décideurs de Québec de sauver d'une disparition en cours les castors du territoire, essentiels à la survie des Cris (50), des agricultrices (le Cercle des Fermières (70), qui travaillent en solidarité et célèbrent l'artisanat québécois), et des Autochtones, tel Kateri Tekakwitha (12), qui utilise les plantes pour soigner). Notons également la note finale de présentation des autrices où Anaïs Barbeau-Lavalette se dépeint elle-même comme une adepte de la cuisine bio, du zéro déchet et qui souhaitait, lorsqu'elle était petite, « être fermière ou princesse » (*NH* : 90).

Chez Anaïs Barbeau-Lavalette, on note un fort nationalisme, une valorisation des luttes écologistes et féministes, une militance pour celles-ci, et surtout le profond désir d'une alternative et d'une prise de pouvoir sur le monde par la participation individuelle, mais aussi collective. Cette idée de participation citoyenne proposant une

---

à une sorcière) d'Émilie Hache, *Reclaim* (2016), justement paru dans la collection « Sorcières » de la maison d'édition parisienne Cambourakis. Plus récemment est paru l'essai féministe *Sorcières. La puissance invaincue des femmes* (Chollet, 2018).

<sup>28</sup> Le Centre de formation professionnelle en cinéma, télévision, documentaire, médias interactifs et jeux vidéo est un organisme sans but lucratif (<https://www.inis.qc.ca>).

<sup>29</sup> Le titre fait référence à une chanson de 1975 d'Anne Sylvestre, *Une sorcière comme les autres*, laquelle Pauline Julien a reprise en 1977 et Jorane en 2011.

alternative à notre monde actuel est le créneau des créatifs culturels avec le slogan « un autre monde est possible » (Fougier, 2004 : 23). Les indicateurs de cette vision du monde sont visibles dans les entrevues accordées aux médias. Dans un entretien au quotidien *Le Devoir*, dans le cadre de la promotion de *Nos héroïnes*, l'auteure, tout comme les créatifs culturels, lie plus d'une lutte à la fois, et ce, dans un désir d'union au « Tout » :

La mémoire collective, l'importance de faire partie d'un tout pour mieux marcher ensemble vers demain, participe de la démarche de l'auteure, qui est avant tout une mère et une citoyenne. « Ce que j'ai envie de partager avec ce livre, ce sont des prises de pouvoir sur le monde, et c'est notre rôle en tant que parents de transmettre ça. » Le 10 novembre, il y aura une marche pour la suite du monde dans tout le Québec pour exprimer notre désir de participer de façon individuelle et collective à la lutte contre les changements climatiques.

Cette marche, autant que mon livre, s'inscrit dans cette même volonté de participer à un grand tout. J'aimerais que les petits vivants puissent pousser droit et être fiers d'être des êtres humains sur terre. Le livre permet une certaine perspective sur l'histoire, permet de comprendre que ces héroïnes ont, elles aussi, vécu dans un monde difficile. Elles perdaient leurs enfants à cause de la petite vérole, elles ne pouvaient pas choisir leur chef de pays ou leur mari. Mais elles ont avancé. C'est clair que ça relativise et fait prendre conscience du chemin parcouru. Oui, il y a encore du chemin à faire, mais il faut se tenir debout et ne pas perdre espoir (Fradette, 2018).

### **Jeanne Mance créative culturelle**

La Jeanne Mance présentée par Monique Proulx et par Anaïs Barbeau-Lavalette est loin de la foi catholique ou même du mysticisme de la contre-réforme. Actualisée en fonction des nouvelles spiritualités et religiosités contemporaines, la figure de Jeanne Mance dépeinte par les deux auteures peut ainsi être mythifiée pour résonner au sein de la culture québécoise actuelle. Aux caractéristiques personnelles attribuées à Jeanne Mance telles

que l'historiographie les a reconnues (son influence, son pragmatisme et son courage), la Jeanne Mance d'Anaïs Barbeau-Lavalette est une infirmière travaillante, ayant une dévotion pour la beauté et la puissance de la nature, et est surtout une femme libre et même rebelle. Celle de Monique Proulx est aussi libre et admirative de l'immensité de cette nature qui rappelle un paradis perdu ou le temps des origines. Sa Jeanne Mance est solaire, ardente, vibrante, bourreau de travail, mais surtout, aucun doute ne traverse son esprit quant à l'idée que Ville-Marie est l'œuvre de Dieu et qu'elle doit se « dissoudre » dans « son avènement » (*CQRDM* : 142). Dans *Ce qu'il reste de moi*, la présence à la fois diffuse et fervente de Jeanne Mance est le cœur qui fait battre Montréal et qui donne ainsi l'impulsion à la base de la création d'œuvres d'art et de beauté, la force de sauver le monde et les animaux, la ferveur sportive, pour la santé, le bonheur, l'amour, la célébrité, la souveraineté : bref, la ferveur de tous ces « allumés », pour reprendre les termes de Monique Proulx, « tous ceux-là aspirant à être aspirés par le haut » (*ibid.* : 403)<sup>30</sup>. Il s'agit ici d'un hymne mystique à l'amour, la base de tout, l'amour :

[...] qui est la même chose que la somme des mystères ou que le Très-Haut de l'absolu, qui est un autre nom pour ce qu'on adore de tout temps sous un vocable fourre-tout parce qu'on est avare et court de vision. (*Ibid.* : 408.)

Dans son livre sur les créatifs culturels, Ariane Vitalis soutient que ces derniers sont les acteurs d'un changement de société et d'un nouveau mode de vie où le capitalisme, la compétition et le patriarcat ne doivent plus être soutenus. En préface de son livre, on

---

<sup>30</sup> La citation complète est dans le monologue intérieur de Laurel, à la toute fin du roman : « Soudain, ça te semble immense et vertigineux, le champ des allumés sans savoir pourquoi, toutes ces ferveurs plus grandes qu'humaines qui s'ébattent partout en quête d'inaccessible. Ceux qui traquent Dieu dans les croissances personnelles, alors que c'est la décroissance qu'il leur faudrait viser, ceux qui s'échinent à créer des œuvres de beauté autant que de laideur, ceux qui tentent de sauver le monde, ceux qui défendent les baleines et les abeilles, ceux qui astiquent passionnément leurs indéfectibles croyances, dans des religions dogmatiques, dans la santé par le cru, dans l'immortalité par le sport, dans le bonheur par l'amour, par la célébrité, par le magasinage, par l'ingestion d'alcool, de sexe, de dope, de succès, par la souveraineté du pays, tous ceux-là aspirants à être aspirés par le haut » (*CQRDM* : 402-403).

parle également d'une « société si obscure, si menaçante » actuellement, mais aussi d'une :

[...] nouvelle race de gens lumineux, qui, mis à part nous éduquer et nous cultiver, comptait bien peut-être nous sortir de la sale situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, au niveau [*sic*] social. (Vitalis, 2016 : 9.)

Anaïs Barbeau-Lavalette parle exactement en ces termes de la société actuelle en entrevue : elle souhaite transmettre, par *Nos héroïnes*, qu'il est encore possible « d'avancer dans le monde de façon lumineuse » dans une époque « lourde à porter » (Fradette, 2018).

Cette importance de la lumière est également fondamentale dans l'œuvre de Monique Proulx, tout particulièrement dans le roman *Ce qu'il reste de moi*. Tout comme chez Anaïs Barbeau-Lavalette, la lumière sert alors à dévoiler cette beauté du monde qui peut être partout, et ce, même dans les ruelles ou parmi les plus déshérités d'entre nous. Dans le cas de son dernier roman, Monique Proulx nous plonge dans le récit des origines de Montréal et cela peut-être pour nous permettre justement de mieux « avancer dans le monde ». Pour inspirer le courage et la lumière, Jeanne Mance est sans doute l'un des personnages qui incarnent le mieux le récit des origines et fait effectivement figure d'« héroïne nationale », comme l'entend Anaïs Barbeau-Lavalette. C'est au péril de sa vie et devant les attaques iroquoises que Jeanne Mance a voulu édifier Ville-Marie comme une ville mystique. Monique Proulx rend également hommage à cette femme solaire dont le cœur irradie encore, de nos jours, la métropole.

## Bibliographie

- ALTGLAS, Véronique. 2005. *Le nouvel hindouisme occidental*. Paris : CNRS Éditions.
- ANDERSON, Benedict. 2002. *L'imaginaire national*. Paris : La Découverte.
- BARBEAU-LAVALLETTE, Anaïs (réal.). 2000. *Sorcières comme les autres* [documentaire ; 15 min.]. Montréal : L'Inis. Récupéré le 22 juin de <https://www.lafabriqueculturelle.tv/capsules/9527/sorcières-comme-les-autres>.
- . 2015. *La Femme qui fuit*. Montréal : Marchand de feuilles.
- BARBEAU-LAVALLETTE, Anaïs et Mathilde CINQ-MARS. 2018. « Jeanne Mance ». Dans *Nos héroïnes*, p. 8–9. Montréal : Marchand de feuilles.
- BEAU-FERRON, Catherine et al. 2017. *Faire partie du monde. Réflexions écoféministes*. Montréal : Remue-ménage.
- BERNIER, Hélène. 1991 [1969]. « Marie Morin ». Dans *Dictionnaire biographique du Canada* (éd. révisée). Volume 2. Récupéré le 22 juin [http://www.biographi.ca/fr/bio/morin\\_marie\\_2F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/morin_marie_2F.html).
- BLAIS, Marie-Christine. 2015. « Les visages de Montréal ». *La Presse* (24 avril). Récupéré le 22 juin 2020 de <https://www.lapresse.ca/arts/livres/entrevues/201504/24/01-4864006-monique-proulx-les-visages-de-montreal.php>.
- BOISVERT, Mathieu. 2012. « L'hindouisme ». Dans *L'Inde et ses avatars. Pluralités d'une puissance*, sous la dir. de Serge GRANGER, Karine BATES, Mathieu BOISVERT et Christophe JAFFRELOT, p. 235–250. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- BOIVIN, Pierrette. 2016. « Monique Proulx : l'écriture vient du silence ». *Nuit blanche*, no 144, p. 61–64.
- BOUCHARD, Gérard. 2014. *Raison et déraison du mythe. Au cœur des imaginaires collectifs*. Montréal : Boréal.
- CHABOT, Jocelyne. 1994. « Marie Morin (1643–1730). Mémorialiste de l'Hôtel-Dieu et de Ville-Marie ». Dans *Ces femmes qui ont bâti Montréal. La petite et la grande histoire des femmes qui ont marqué la vie de Montréal depuis 350 ans*, sous la dir. de Maryse DARSIGNY, Francine DESCARRIES, Lyne KURTZMAN et Évelyne TARDY, p. 44–45. Montréal : Remue-ménage.
- CHAGNON, Roland. 1986. « Religion, sécurisation et déplacement du sacré ». Dans *Religion et culture au Québec. Figures contemporaines du sacré*, sous la dir. d'Yvon DESROSIERS, p. 21–52. Montréal : Fides.
- CHAMPION, Françoise. 1989. « Les sociologues de la post-modernité religieuse et la nébuleuse mystique ésotérique ». *Archives des sciences sociales des religions*, vol. 67, no 1, p. 155–169.
- CHOLLET, Mona. 2018. *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*. Paris : La Découverte.
- COUTURE, André. 2000. *La réincarnation*. Montréal : Fides.

- DALEVUY, Marie-Claire. 1934. *Jeanne Mance*. Montréal : Albert Lévesque.
- DEROY-PINEAULT, Françoise. 1994. « Jeanne Mance (1606–1673). Cofondatrice de Montréal ». Dans *Ces femmes qui ont bâti Montréal. La petite et la grande histoire des femmes qui ont marqué la vie de Montréal depuis 350 ans*, sous la dir. de Maryse DARSIGNY, Francine DESCARRIES, Lyne KURTZMAN et Évelyne TARDY, p. 25–29. Montréal : Remue-ménage.
- DESROSIERS, Yvon. 1986. « Le sacré dans la littérature. Lecture du *Matou* et de *Maryse* ». Dans *Religion et culture au Québec. Figures contemporaines du sacré*, p. 293–308. Montréal : Fides.
- DUBOIS, Jacques. 1994. « L'inscription idéologique ». Dans *Littérature et société*, sous la dir. de Jacques PELLETIER, Jean-François CHASSAY et Lucie ROBERT, p. 233–263. Montréal : VLB éditeur.
- DUMONT, Fernand. 1996. *Genèse de la société québécoise*. Montréal : Boréal.
- FRADETTE, Marie. 2018. « Se tenir debout ». *Le Devoir* (10 novembre). Récupéré le 22 juin 2020 de <https://www.ledevoir.com/lire/540921/nos-heroines-se-tenir-debout>.
- FOUGIER, Eddy. 2004. *Altermondialisme, le nouveau mouvement d'émancipation ?* Paris : Ligne de repères.
- GANDON, Anne-Lise. 2009. « L'écoféminisme : une pensée féministe de la nature et de la société ». *Recherches féministes*, vol. 22, no 1, p. 5–25.
- GEOFFROY, Martin. 2000. « Pour une typologie du Nouvel Âge ». *Cahiers de recherche sociologique*, no 33, p. 51–83.
- GREEN, Marie-Jean. 2001. « New Narratives of Identity in a Multicultural Quebec ». Dans *Women and Narrative Identity : Rewriting the Quebec National Text*, p. 135–154. Montréal / Kingston : McGill–Queen's University Press.
- GOLDMANN, Lucien. 1959. « Le tout et ses parties ». Dans *Le dieu caché*. Paris : Gallimard. [Repris dans l'anthologie de Jacques Pelletier, Jean-François Chassay et Lucie Robert (dir.). 1994. *Littérature et société*, p. 35–58. Montréal : VLB.]
- GOVERNEMENT DU QUÉBEC. 2013. « Fondation de Montréal ». Dans *Répertoire du patrimoine culturel du Québec*. Récupéré le 22 juin 2020 de <http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=24150&type=pge#.XuojpW5FyUk>.
- HACHE, Émilie. 2016. *Reclaim. Recueil de textes écoféministes*. Paris : Cambourakis.
- KELLER, Carl-A. 1990. *New Age entre nouveauté et redécouverte*. Genève : Labor et Fides.
- LAROSE, Karim et Frédéric RONDEAU (dir.). 2016. *La contre-culture au Québec*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- LAROCHE, Jean-Marc et Guy MENARD. (dir.). 2001. *L'étude de la religion au Québec. Bilan et perspectives*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Anne THÉRIAULT

- LIOGIER, Raphaël. 2004. *Le bouddhisme mondialisé : une perspective sociologique sur la globalisation du religieux*. Paris : Ellipses.
- . 2012. *Souci de soi, conscience du monde : vers une religion globale ?* Paris : Armand-Colin.
- LOYOLA, Annabel (réal.). 2010. *La folle entreprise. Sur les pas de Jeanne Mance* [documentaire ; 58 min.]. Montréal : C'est bon productions. [documentaire]. Montréal : L'Inis.
- LUKÁCS, George. 1963. *La théorie du roman*. Paris : Gonthier.
- MÉNARD, Guy. 1991. *Introduction à la pratique de l'interprétation religiologique. Guide à l'usage des étudiants et étudiantes des sciences religieuses*. Montréal : Cahiers du département des sciences religieuses.
- MÉNARD, Guy et Ève PAQUETTE (dir.). 1999. « Postmodernité et religion ». *Religiologiques*, no 19 (printemps).
- MUSÉE POINTE-A-CALLIÈRE. S.d.a. Cité d'archéologie et d'histoire de Montréal. « Personnages historiques : Jeanne Mance, cofondatrice de Montréal ». Récupéré le 22 juin 2020 de <https://pacmusee.qc.ca/fr/histoires-de-montreal/article/jeanne-mance-cofondatrice-de-montreal>.
- . S.d.b. « Maisonneuve, premier bâtisseur de Montréal ». Récupéré le 22 juin 2020 de <https://pacmusee.qc.ca/fr/histoires-de-montreal/article/maisonneuve-premier-batisseur-de-montreal>.
- NOËL, Jan. 2015 [2008]. « Jeanne Mance ». *L'Encyclopédie canadienne* (27 février ; révision, 4 mars 2015). Récupéré le 22 juin 2020 de <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/jeanne-mance>.
- OLIER, Jean-Jacques. 1643. *Les Véritables Motifs de messieurs et dames de la Société de Notre-Dame de Montréal, pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France*. Paris : s.n. Récupéré le 22 juin 2020 de <http://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2544216>.
- PELLETIER, Jacques, Jean-François CHASSAY et Lucie ROBERT (dir.). 1994. *Littérature et société*. Montréal : VLB.
- PROULX, Monique. 1996. *Les Aurores Montréalaises*. Montréal : Boréal.
- . 2008. *Champagne*. Montréal : Boréal.
- . 2015. *Ce qu'il reste de moi*. Montréal : Boréal.
- PROVENCHER, Normand. 2012. « Marina Abramovic : en présence de l'artiste : un regard unique ». *Le Soleil* (28 juillet). Récupéré le 22 juin 2020 de <https://www.lesoleil.com/archives/marina-abramovic-en-presence-de-lartiste-un-regard-unique-cff37e458dd4cdd07c94b583af1c70c9>.
- RANCOURT, Patricia. 2017. « Ce cher Z ! ». *Repères. Le site officiel de l'information scolaire et professionnelle* (12 décembre). Récupéré le 22 juin 2020 de <https://reperes.qc.ca/articles/2017/12/ce-cher-z>.
- RAVARY-PILON, Julie. 2018. *Femmes, nation et nature dans le cinéma québécois*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.



- RAY, Paul H. et Sherry R. ANDERSON. 2001. *L'émergence des créatifs culturels. Enquête sur les acteurs d'un changement de société*. Gap : Yves-Michel.
- ROBERTS, Katherine Ann. 1999. « Une cohabitation fragile : nationalisme et féminisme dans l'œuvre romanesque de Francine Noël ». Dans *Malaises identitaires : échanges féministes autour d'un Québec incertain*, sous la dir. de Diane LAMOUREUX, Chantal MAILLÉ et Micheline DE SÈVE, p. 53–77. Montréal : Remue-ménage.
- ROUSSEAU, Louis. 2012. « Introduction : découvrir le fil religieux de la conscience identitaire au Québec ». Dans *Le Québec après Bouchard-Taylor. Les identités religieuses de l'immigration*, p. 1–32. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- SAINT-GERMAIN, Philippe. 2010. « La culture des contraires : éclectisme, syncrétisme et bricolage religieux ». Thèse de doctorat. Montréal, Université du Québec à Montréal.
- SAMSON, Fanny. 2018. « Une fête nationale au rythme d'hier et d'aujourd'hui à Québec ». *Ici Québec* (23 juin). Récupéré le 22 juin 2020 de <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1108932/quebec-plaines-saint-jean-baptiste-fete-nationale>.
- STARHAWK. 2015. *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*. Paris : Cambourakis.
- TESSIER, Martine. 1998. « Le déplacement du sacré dans l'expression de l'idéologie du Nouvel Âge ». Mémoire de maîtrise. Montréal, Université du Québec à Montréal.
- VITALIS, Ariane. 2016. *Les créatifs culturels : l'émergence d'une nouvelle conscience. Regard sur les acteurs d'un changement de société*. Gap : Yves Michel.
- VOISENAT, Claudie et Pierre LAGRANGE. 2005. *L'ésotérisme contemporain et ses lecteurs. Entre savoirs, croyances et fictions*. Paris : Édition de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou.
- WARREN, Jean-Philippe et Andrée FORTIN. 2015. *Pratiques et discours de la contre-culture au Québec*. Québec : Septentrion.

---

**Abstract :** In this article, we study the figure of Jeanne Mance depicted in two current literary works : in the novel by Monique Proulx, published in 2015, *Ce qu'il reste de moi*, and in the children's book, published in 2018, by the director, screenwriter and novelist Anaïs Barbeau-Lavalette, illustrated by Mathilde Cinq-Mars, and entitled *Nos héroïnes*. In the two works, the influence of the values of the sociocultural group of Cultural Creatives constitutes a common link. The use of literary sociocriticism, and the concept of worldview, will highlight these influences.

**Keywords :** Jeanne Mance, Monique Proulx, Anaïs Barbeau-Lavalette, Cultural Creatives, Advaita Vedānta, ecofeminism, literary sociocriticism, worldview

---